Cécile
Ladjali

Ordalie

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Orphelin de ses parents tués sous les bombes, Zak n'est pas moins inconsolable de l'anéantissement du Reich. Recueilli chez un oncle, il passe son adolescence après-guerre dans une petite ville d'Autriche. C'est là que vit Ilse, sa merveilleuse cousine, jeune poétesse et romancière promise au plus bel avenir. Chez elle, tout éblouit Zak, bien qu'il ressente de la haine pour ses engagements généreux, sa foi en la reconstruction, son idéal d'une autre Allemagne…

Un jour, Ilse lui fait connaître l'homme dont elle vient de s'éprendre : Lenz, obscur poète roumain, juif désespéré, à peine rescapé de l'holocauste…

De la passion orageuse, sourdement destructrice, entre Ilse et le poète de l'ombre, Zak ne peut désormais que devenir, à son corps défendant – dans une fascination à lui-même odieuse –, le témoin et le dépositaire.

Dédié aux impossibles amours, aux mots qui renaissent de leurs cendres, à l'Allemagne du Mur et à celle de la réunification, aux écrivains qui espèrent et aux passions que l'Histoire ravage jusqu'à la consomption, *Ordalie* rend – aussi – hommage à deux figures mythiques de la littérature.

CÉCILE LADJALI

Née à Lausanne en 1971, de mère iranienne, Cécile Ladjali est agrégée de lettres modernes. Elle enseigne le français au lycée Evariste-Galois à Noisy-le-Grand ainsi qu'à la Sorbonne nouvelle.

Ses romans sont publiés chez Actes Sud : Les Souffleurs *(2004 et Babel n° 970),* La Chapelle Ajax *(2005),* Louis et la jeune fille *(2006),* Les Vies d'Emily Pearl *(2008). Elle a également publié en 2009 la pièce de théâtre* Hamlet/Electre *chez Actes Sud-Papiers.*

DU MÊME AUTEUR

ÉLOGE DE LA TRANSMISSION : LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE. ENTRETIENS AVEC GEORGE STEINER, Albin Michel, 2003.
LES SOUFFLEURS, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 970.
LA CHAPELLE AJAX, Actes Sud, 2005.
LOUIS ET LA JEUNE FILLE, Actes Sud, 2006.
MAUVAISE LANGUE, Seuil, 2007, prix Femina pour la défense de la langue française.
LES VIES D'EMILY PEARL, Actes Sud, 2008.
HAMLET / ÉLECTRE, Actes Sud-Papiers, 2009.

© ACTES SUD, 2009
ISBN 978-2-330-02630-1

CÉCILE LADJALI

Ordalie

roman

ACTES SUD

à George Steiner

Ma vie est finie, car il s'est noyé dans le fleuve au cours du transport, celui qui était ma vie. Je l'ai aimé plus que ma vie.

INGEBORG BACHMANN

Ainsi je t'ai jetée dans la tour et j'ai dit un mot aux ifs, une flamme en est jaillie, elle t'a fait une robe de mariée…

PAUL CELAN

0

BERLIN 1989

ELLES SONT LÀ, sur la table basse, à me narguer. Les photos d'Ilse. Les images de ma cousine. En couleur, en noir et blanc. Toutes prises par moi. Mon amour est morte. Il y a seize ans. A Rome. Un accident idiot. L'œuvre du whisky et des cigarettes certainement. Elle a été enterrée à Wolfberg dans son village natal en Autriche. Ilse était écrivain. Poète aussi. Son œuvre m'accompagne, même si j'ai souvent cherché à l'éloigner de mon regard. J'ai été le témoin de sa vie. Une vie dans le feu. Une existence dédiée à la littérature. – Il n'est pas facile d'écrire après le pire, m'expliquait-elle. Mais il lui était impossible de vivre sans écrire. Elle voulait réinventer un langage et le monde avec lui. Je crois qu'elle y est parvenue.

Je l'aimais, parce qu'elle était possédée. Elle souffrait de la maladie de l'espoir. Une maladie incurable. Ce qui l'a toujours différenciée de lui. Lui, c'est Lenz. Son amant. Poète. Juif. Rescapé. Suicidé.

Ilse et Lenz formaient les deux volets d'un diptyque impossible. De feu et d'eau. A présent, leurs ombres jugent ma vie. Moi, le témoin. Obscur. Minable. Pervers. Je les ai observés. Je les ai suivis dans leurs voyages. Je les ai enviés, haïs aussi. Je ne les ai pas toujours compris.

Je ne sors pas souvent les photographies d'Ilse de leur boîte en aluminium. Elles me font peur. Mais

aujourd'hui est un jour spécial. Le monde a changé. Le Mur est tombé la nuit dernière. Berlin a retrouvé son visage d'avant-guerre. Un visage que je vois pour la première fois. Vers cinq heures du matin, je suis allé près du *checkpoint* épier les gardes-frontière percer des brèches dans le mur à l'aide de barres à mine et de burins. J'avais appris l'événement à la radio. Au début j'ai pensé à un canular. Je me cuisinais un plat de riz et j'avais débouché une bonne bouteille de vin français, parce que je me sentais seul. Je n'ai pu croire à ce qui se passait que lorsque j'ai vu les Berlinois à l'œuvre, assis à califourchon sur le Mur qui s'écroulait par plaques. Les gens hurlaient, chantaient, pleuraient. Certains restaient muets et marchaient en titubant au milieu des morceaux de mur de toutes les couleurs qui couvraient le sol de la ville. J'ai enfourché mon vélo et je suis passé à l'Est pour vérifier si la chose était possible sans visa. Je glissais sans heurt vers la porte de Brandebourg, laissant derrière moi le *checkpoint* avec sa lumière verte.

Toute la ville était insomniaque. Des concerts de rock ou de musique classique étaient improvisés sur tout le périmètre du Mur. J'ai écouté une suite pour violoncelle de Bach dans le quartier de Schönberg, avant de rejoindre plus au nord Otto-Braun-Strasse pour entendre un blues de Lou Reed. Les commerçants des alentours distribuaient gratuitement aux passants hystériques des packs de bière arrachés aux rayonnages de leurs propres boutiques. J'ai siroté de l'Adelscott brune, puis je suis rentré à la maison pour dormir une heure ou deux.

Le soleil se lève à nouveau et semble indifférent aux nouvelles des hommes que les presses du monde entier impriment à vive allure. Nous sommes le 10 novembre 1989. Je suis très excité. Je laisse

les photos d'Ilse sur la table basse (il faudra que je me décide enfin à en encadrer quelques-unes) puis j'allume les postes de radio et de télévision en même temps. J'entends la voix du présentateur qui s'étrangle d'émotion. On diffuse en direct sur la DT 64 des images du Mur sans censure. Je vois sur l'écran des hommes, des femmes, des enfants, ramasser des morceaux de mur et se réchauffer les mains en buvant du chocolat que des mères distribuent dans les rues. Des corps de tous âges, de toutes tailles, passent de l'Est à l'Ouest, enjambent l'invisible, pour bien comprendre dans leur chair que les *checkpoints* et les démarcations n'existent plus.

Je suis vieux et seul. Je l'aime toujours. Je n'ai aimé qu'elle. J'enseigne la photo à l'université de Berlin. Mes étudiants m'apprécient. Comme beaucoup de Berlinois de l'Ouest, je suis un petit-bourgeois respectable. Mes photos et mes films ont rencontré un certain succès en Allemagne et à l'étranger.

Je ne suis pas un écrivain. Pourtant il me presse d'écrire. Sur elle. Pour elle. Elle aurait été si contente de vivre ce grand soir-là, mon Ilse. Elle aurait voulu que l'expérience de la nuit m'aide à franchir le pas. J'ai peur. Affreusement peur. Alors je dois me dire que mon entreprise est honnête. S'il revient à l'écriture d'atteindre les morts et de les faire parler, oui, ce doit être une entreprise honnête.

Or mon pouvoir semble bien être celui d'un homme qui a été mauvais. La haine fut ma compagne. L'envie et la frustration mes meilleures amies. Quelle valeur auront mes mots ? Quel intérêt portera-t-on à mon témoignage ? Je suis seul. J'ai froid. Personne ne boit le café noir avec moi ce matin. Chaque jour cette mélasse est plus amère. La solitude, les remords, le dégoût que je cultive pour ce que je suis sont mes uniques compagnons.

Ilse est ce soleil qui me réchauffe parce qu'il brille très haut, sur un point incroyablement éloigné de mon centre. Et je cherche à écrire ce point de feu. L'écrire, non pour brûler le papier, mais pour viser quelque chose hors de moi. Quelque chose qui m'échappera et qui, par la même occasion, me délivrera définitivement de mes actes et de mes sales souvenirs. L'absence et le remords me constituent. Ils ont le visage de ma cousine. Je dois éprouver ma nuit, considérer ce soleil, et lui demander pardon. Elle sera clémente. Je le sais déjà. Ilse demeure l'unique belle chose qui me soit arrivée. Je voudrais que mes mots rencontrent son histoire. Je voudrais la serrer dans mes bras. Enfin.

1

JE SUIS AMOUREUX DE MA COUSINE

JE VIS LA NUIT LE SOIR DE NOËL 1932. Pour mon dixième anniversaire, mes parents trouvèrent la mort lors d'un bombardement sur Berlin. Le calendrier m'enseigna très tôt l'ironie.

Oncle Dolph, le frère de papa, et tante Gabrielle m'accueillirent chez eux en Autriche après la guerre. Ils m'appelèrent "Zak" pour ne pas avoir à prononcer "Zakharian" qui sonnait trop "russe juif" d'après eux. A Wolfberg, tout semblait rétréci depuis la fin du conflit. Jusqu'aux prénoms. Mon oncle était revenu du front par je ne sais quel miracle et avait repris son poste d'instituteur. Il n'avait pas le cœur à l'ouvrage cependant. C'était bien normal après tout. La défaite du parti nazi devint aussi la sienne car, tout autrichien qu'il était, il s'était toujours comporté en fervent défenseur de l'Anschluss depuis la Grande Guerre. Oncle Dolph me faisait de la peine et le détachement de ma cousine Ilse par rapport au drame intime qu'il traversait me scandalisait.

Bien qu'autrichien de souche, mon père avait choisi de vivre en Allemagne. Il fut bercé jusqu'à sa mort par les sirènes d'un antisémitisme endémique. Lors de nos vacances à Wolfberg, j'avais été le témoin émerveillé de discussions politiques enflammées entre les deux frères. Elles émaillaient ma mémoire des seules traces d'un bonheur passé.

Elles restaient aussi les pauvres vestiges d'une présence des uns aux autres. Depuis l'assassinat de mes parents par les bombardiers anglais, j'étais perdu, très malheureux, incontestablement nostalgique. Je n'avais pas d'autre solution que de m'inventer un âge d'or. Et, pour construire cette masure de souvenirs douillets, mon esprit appelait les mots fiévreux, les francs éclats de rire de ces grands soirs.

Je ne sais pas si elle avait tout à fait conscience de ce qu'elle faisait, mais ma cousine Ilse fredonnait à longueur de journée des chansons en français ou en anglais. Elle s'était même mis en tête d'en apprendre les paroles à sa sœur, Lotte. Ces ritournelles rendaient mon pangermaniste d'oncle complètement fou. Tante Gabrielle ne disait rien. Elle laissait son mari fulminer et menacer Ilse de ne pas lui payer ses études de philosophie à Vienne. Du haut de ses vingt ans, ma cousine lui répondait avec son air de peste adorable – Je m'en fiche. Je peux philosopher ailleurs qu'à l'université. Je n'ai besoin que de quelques livres. La bibliothèque municipale suffit.

Et, en effet, ma cousine ne renonçait jamais. Alors que l'Autriche et l'Allemagne étaient deux champs de ruines en ces années zéro, la grande bibliothèque à Vienne avait été épargnée par les bombardements. Il était donc facile de continuer à étudier même au milieu des gravats et Ilse y devinait un signe. – Nous devons aller de l'avant, avec cette langue qui pèse si lourd, avec ces souvenirs que l'on peine à regarder en face. Oui, aller de l'avant. Nous sommes jeunes et nous ne manquons pas de courage.

J'avais beau écouter religieusement cette merveilleuse cousine, moi, je continuais à voir des maisons détruites et des gravats sur la chaussée,

qui formaient des promontoires où se hissaient des enfants hirsutes pour haranguer les automobilistes. J'étais un garçon simple (je le suis resté avec cette dose d'aigreur qui remplace à l'âge adulte la portion congrue de naïveté présente dans l'esprit d'un gosse) et je ne comprenais pas bien alors les paroles d'Ilse. Je me contentais de l'écouter avec passion comme chaque fois qu'elle disait quelque chose. A l'époque, je savais qu'elle rejoignait à Vienne en secret une bande d'amis férus de poésie et de philosophie. Ensemble, ils discutaient jusqu'à l'aube de ce qu'il "restait à parier". Je trouvais leurs jeux futiles et leur prétention redoutable.

Le 30 décembre 1947, le roi Michel Ier de Roumanie abdiqua. Quelques heures avant le réveillon de fin d'année, la Roumanie devint une "république populaire". C'est ce que titrait le journal, *Die Kärntner Illustrierte*, acheté par mon oncle. Le même jour, en Autriche, dans la petite ville de Wolfberg où je passais les fêtes de fin d'année chez oncle Dolph et tante Gabrielle, je profitais des bienfaits de l'eau chaude et du savon en poudre reçu pour Noël. Le vrai savon était rare. On se contentait la plupart du temps de produits synthétiques parfumés. Ilse me lavait les cheveux. J'avais la tête renversée au-dessus de l'évier, position très inconfortable en raison de l'afflux de sang vers cette partie du corps destinée à demeurer à l'endroit. Cependant, les mains douces de la jeune femme qui frottaient mon crâne m'apprirent à aimer les contorsions – Zak, cesse de bouger de la sorte, tu vas avoir du savon plein les yeux.

En dépit de ses efforts pour me donner l'impression qu'elle était en colère, ma cousine ne m'a jamais intimidé. Bien au contraire. En sa présence, je me sentais comme invulnérable. Et même si elle

se montrait peu scrupuleuse par ces temps de disette, en versant beaucoup trop de savon sur mes cheveux, elle m'offrait d'elle l'image d'une joyeuse folle plutôt que celle d'une aînée acariâtre. Oui, je suis tombé amoureux très vite d'Ilse, à cause de la douceur de ses mains et de l'odeur un peu piquante du savon.

En janvier 1948, lors d'une de ces soirées en ville dédiées à toutes ces choses pour lesquelles j'allais commencer à cultiver une sorte d'aversion, Ilse s'enticha d'un jeune poète roumain. L'artiste était juif. Elle resta un temps muette sur le sujet. Mais, la nuit, avec lui, entre un baiser et un verre de schnaps, les paris étaient toujours tenus. Ilse flirtait avec celui qui aurait pu la faire pendre trois ans plus tôt. Je ne percevais rien d'autre dans sa passion pour cet homme ou dans ses engagements auprès de ses amis communistes qu'une dégoûtante danse du ventre. Elle charmait des serpents tout en sachant que l'on avait arraché les crochets venimeux de la gueule des reptiles. Elle se ménageait des petits vertiges de peur. L'angoisse la titillait vaguement. Mais elle était certaine de revenir toujours grandie d'une épopée qui n'engageait en fait pas grand-chose de son courage, puisqu'il ne pouvait rien lui arriver. Elle affichait cet air de pasionaria qui m'en imposait malgré tout. Et, au petit matin, souvent sans avoir dormi, n'ayant avalé qu'un café de maïs grillé, Ilse traversait le jardinet de la maison, poussait la petite grille rouillée pour se rendre à l'université avant le jour, certaine que *demain était possible*.

Ce n'était pourtant pas ce que la voix nasillarde de la radio annonçait :

Sans doute faudra-t-il à l'Autriche et à sa voisine, l'Allemagne, plus de dix ans pour balayer les ruines de leurs paysages. Des décennies ne suffiront

pas à nettoyer ces deux pays des miasmes de l'opprobre.

J'envisageais l'avenir à Wolfberg comme une espèce de catastrophe qui aurait de temps à autre l'apparence des situations normales, propres aux matins paisibles et aux soirées sans tapage. Je retrouvais un brin de cet ennui douceâtre dans l'amourette qui occupait mon temps avec ma petite voisine, Rachel. Rachel était allemande et avait la bonté d'ajouter une syllabe à mon prénom : elle m'appelait "Zakhar". Comme les miens, les parents de Rachel étaient morts pendant la guerre et on avait confié la fillette à sa grand-mère. La vieille, qui était aveugle, nous parlait souvent du père de la petite, mort en héros à Stalingrad. Cependant, elle n'évoquait jamais le souvenir de sa propre fille, disparue elle aussi. Quelque chose d'indicible entourait les circonstances de cette mort. Rachel, elle, savait. Elle me parlerait un jour. Je ne savais pas que la faire chanter.

En attendant, je fréquentais la gamine. Elle avait le même âge que moi : seize ans. Elle n'était pas jolie, mais elle m'excitait. Elle m'autorisait à lui faire toutes sortes de choses. Je découvrais sous ses jupes, dans le creux de sa nuque, ou sur la pointe de ses petits seins inexistants, un plaisir qui me faisait mal en même temps qu'il m'était indispensable. Je passais mes journées à lui répéter que je ne l'aimais pas et que je la trouvais laide. Elle pleurait chaque fois en me demandant pourquoi je n'étais pas un peu plus gentil, malgré tout ce qu'elle faisait pour moi. A dire vrai, aucune enfant ne se serait donnée avec tant de générosité et à un âge aussi précoce. Elle ne comptait jamais ce qu'elle m'offrait en caresses ou en baisers. En prime, Rachel se laissait faire avec une réelle abnégation, ce qui m'angoissait car sa singulière disposition pour moi

ressemblait à de l'amour. Mais je dus bien vite m'en remettre à une cruelle évidence : cette voisine délurée me permettait juste de me détourner de la présence poisseuse d'Ilse qui restait la seule femme dans ma vie.